

L'HOMME QUI MARCHE SUR LES FESSES

ABDELHAK SERHANE

L'HOMME
QUI MARCHE
SUR LES FESSES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110102-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2013

© ÉDITIONS DENOËL, 1949, 2008, pour la citation en exergue

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Yasmina, ce que tu es
rythme mes pas.
À Manal, Hind et Tarik, ce que vous êtes
accorde à mon temps son intensité.*

« Les hommes sont capables de n'importe quelle lâcheté, pour vivre : de toutes les infamies, de tous les crimes, pour vivre. Pour une croûte de pain chacun de nous est prêt à vendre sa femme, ses filles, à souiller sa propre mère, à sacrifier ses frères et ses amis, à se prostituer à un autre homme. Il est prêt à s'agenouiller, à se traîner par terre, à lécher les souliers de celui qui peut lui donner à manger, à essuyer en souriant les crachats sur sa joue. »

Curzio MALAPARTE, *La Peau*

1

Dégoulinant de sueur, la mine défaite, les cheveux gras et hirsutes, l'haleine fétide, l'homme déboula d'un coin de rue en se traînant sur les fesses, les mains enfoncées dans deux chaussettes en laine. On aurait dit le pneu élimé d'une roue de charrette brinquebalante de marchand ambulante. Écrasé par le poids du temps et râpé par les malheurs successifs qui avaient frappé les membres de sa famille. Les gens enclins à la compassion affirmaient que c'était là une question de fatalité et qu'il fallait se plier à la volonté divine. Ne nous atteint que ce que Dieu a prescrit pour nous. Les blasés disaient que ce ramassis de crottés n'avait que ce qu'il méritait. Les crédules comme les mauvaises langues laissaient sous-entendre que le sort s'était acharné sur la famille à la suite de cette maudite nuit où la mère s'était rendue au cimetière en compagnie d'une sorcière, avait déterré un cadavre fraîchement enseveli, lui avait tranché le bras avec une scie métallique, avait transporté le membre sectionné dans un panier et, le vendredi d'après, elle avait roulé du couscous avec « la main du mort » dans le

but de faire renoncer son mari à une hypothétique intention de se remarier avec une jeune fille de l'âge de sa fille cadette. Personne n'en savait rien. Et personne n'en avait cure. Mais la *tayaba* du hammam, la grosse qui gardait les baluchons, l'avait mise en garde. Pendant qu'elle se rhabillait dans la salle de repos, elle lui avait chuchoté des révélations fielleuses dans le creux de l'oreille. Elle avait commencé par lui dire que les temps étaient mauvais, le destin aléatoire, et que ce qui n'est pas sorti de ce monde n'est jamais à l'abri d'épouvantables surprises. Puis elle était passée aux hommes, ces ennemis des femmes, aussi fourbes que les mauvais génies, plus incertains encore et très versatiles. Les hommes... Elle les connaissait si bien qu'elle s'était gardée de répondre aux demandes en mariage que lui avaient adressées nombre de ces énergumènes sans foi ni loi. Les hommes... Un jour ils sont avec vous, le lendemain contre vous. Il fallait se méfier, devancer les événements, arracher le mal à la racine, ne jamais attendre l'arrivée de la catastrophe pour y faire face. Dieu lui-même exhorte le fidèle à se prémunir contre l'œuvre de Satan qui rôde autour de nous pour nous plonger dans le déshonneur, nous précipiter dans l'adversité. Il fallait réagir. Vite. Question de survie. Question de légitime défense aussi. Défendre son foyer est un droit. Assurer l'avenir de ses enfants, les protéger comme la chatte protège ses petits. Même la poule défend à coups de bec ses poussins contre le moindre danger qui les guette. Allah lui était témoin qu'elle ne cherchait que le bien de la famille, sauver le foyer de Lalla Rahma d'un désastre.

Elle ne cherchait ni récompense ni remerciements. Qu'Allah lui crève les yeux sur-le-champ si elle attendait quoi que ce soit en retour. Par tous les saints et tous les marabouts, elle n'avait rien vu elle-même, rien entendu ; elle ne mentirait pas sur Dieu ! Mais elle avait cru comprendre d'une amie qui aurait entendu certaines confidences d'une voisine qui, elle-même, l'avait intercepté d'une proche parente de la future convoitée à qui une domestique, qui écoutait derrière la porte, aurait raconté que Ba Allal s'était rendu au domicile de Haj Brahim, que des paroles allusives avaient été échangées entre les deux hommes. Le nom de la jeune fille était revenu plusieurs fois dans la discussion et il semblerait même que la *fatiha*¹ ait été lue à l'occasion par les deux compères. Et celle qui rapportait ces assertions était digne de confiance, une femme et quelle femme, de probité et de rectitude à toute épreuve. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, elle disait vrai, l'intention de Ba Allal était claire. Il fallait frapper le fer pendant qu'il était encore chaud et ce qu'on retarde, on le devance ! La tenancière du hammam était disposée à rendre service, disant vouloir entrer avec un fil blanc *fsabil Allah*². Elle connaissait un *fqih* du Sous qui maîtrisait la science des choses invisibles, capable de congeler l'eau et de liquéfier la pierre. L'homme expliqua que la situation était délicate et l'opération onéreuse. Qu'importe ! Lalla Rahma était prête à tout pour garder son volage de mari. Elle sacrifia ses

1. Première sourate du Coran (*L'Ouvrante*).

2. Littéralement, sur le chemin de Dieu (pour Dieu, à Dieu).

bracelets en or qui faisaient sa fierté. L'homme lui procura *sakta ou maskouta*¹, *lsâne attir*, la langue de l'oiseau rare, *moukh adba'*, ce cercelet redoutable de la hyène, quelques mouches indiennes, des poils du rat orphelin. Lalla Rahma devait recueillir deux ou trois gouttes de sperme de Ba Allal. Cette dernière exigence était la plus difficile à réaliser. L'homme était presque sénile et les rapports sexuels du couple avaient cessé depuis longtemps. Dans la pire des situations, en aucun cas la femme ne devait s'avouer vaincue quand il s'agissait de sauver son foyer. La tenancière du bain n'avait pas dit son dernier mot. Qui t'a précédé d'une nuit t'a devancé d'une astuce. Elle chargerait une prostituée de séduire le vieil homme et l'essorer jusqu'à la dernière goutte. À chaque difficulté sa solution. La tenancière jurait ses grands dieux que seule l'amitié dictait son engagement aux côtés de Lalla Rahma. Une fois tous les ingrédients réunis, il fallait les mélanger avec du goudron fin, de la gomme arabique, du beurre rance de quatre ans d'âge, des clous de girofle, du miel pur du Rif... Rouler le couscous avec la main du mort avant de le faire cuire avec la mixture du *fqih*. Tout fut préparé avec minutie et l'effet fut immédiat. Dès qu'il eut ingurgité son plat de couscous aux sept légumes, Ba Allal tomba malade sur-le-champ. Au bout de cinq jours de fièvre et de vomissements, il succomba à d'atroces douleurs abdominales. On l'enterra dans la précipitation, à l'aube d'un matin

1. Ingrédients utilisés pour confectionner des philtres capables de rendre muette la personne qui les a avalés.

gris. Le médecin légiste avait conclu à un arrêt cardiaque provoqué par une crise d'asthme. Personne n'y avait cru. Mais l'affaire semblait close. Pas pour tout le monde. La semaine suivante, le fils aîné se noya dans un étang de quelques centimètres de profondeur. Personne n'avait compris comment un accident pareil était possible dans un pays frappé par plusieurs années successives de sécheresse. Prise de démence, la fille aînée s'était jetée du haut d'une falaise. En quelques mois, les trois autres filles étaient mortes l'une après l'autre de maladies bizarres. La malédiction s'était abattue sur le foyer de Lalla Rahma qui avait commencé à se frapper la tête contre les murs. Les voisins lui avaient conseillé d'insulter Satan et de remettre cette main à sa place pour que le défunt retrouve la paix de la tombe. Ensuite, elle devait organiser une veillée pour que les sages de la ville et les vénérables *chorfa*¹ intercèdent auprès des esprits malins afin qu'ils cessent leurs vindictes. La mère n'avait jamais pu retrouver cette maudite main et les malheurs avaient continué à s'abattre sur les membres de la famille. À l'aube d'un matin maussade, un incendie détruisit en un clin d'œil la bicoque qui les abritait et les flammes faillirent emporter ce qui restait de la tribu. À force de se frapper la tête contre les murs, la mère avait fini par sombrer dans une folie noire, errant dans les rues de la ville à la recherche de « la main du mort » pour lui régler son compte. Elle était, disait-elle à qui voulait l'entendre, la cause de toutes les adversités qui s'étaient abattues sur

1. Catégorie sociale considérée comme descendant du Prophète.

son foyer. Elle passait comme un fantôme, parlait aux poteaux électriques et aux chats, nous montrait son postérieur flasque quand elle arrivait à notre hauteur, nous lançait des injures obscènes et appelait sur nos têtes les pires calamités du ciel. Pour elle, nous n'étions que de petits pets dans l'eau, incapables de remuer nos culs de sales grivois pour l'aider dans ses démarches. Elle nous accusait même d'avoir dérobé cette maudite main par méchanceté et pour assouvir une vengeance grotesque. Souvent, elle ne reconnaissait pas son propre fils qui était resté indemne. Quand elle le croisait dans la rue, elle le prenait pour son défunt mari et le blâmait d'avoir épousé une mineure de l'âge de sa cadette. Elle le sermonnait rudement devant nous, lui reprochant d'être parti avec une traînée, l'abandonnant seule avec une ribambelle d'enfants qu'elle n'arrivait plus à nourrir. Elle lui disait, le poing menaçant son visage, que la charia exigeait pourtant de lui qu'il prenne soin de sa famille et qu'il subvienne aux besoins des siens. De temps à autre elle lui parlait comme à un frère ou un voisin quelconque avec qui elle entretenait des relations fraternelles ou de bon voisinage. Elle finissait toujours par le quitter au détour d'une phrase sans queue ni tête après lui avoir flanqué une bonne paire de claques. Il séchait alors ses larmes avec le revers de la main avant de nous jeter des regards désespérés. Nous le ménagions car il était notre camarade de classe et de jeu. Nous n'avions pas compris par quel miracle il avait échappé à la malédiction familiale. Faisant fi des règles qui régissaient les luttes intestines entre quartiers, il ne prenait jamais parti ni pour

les uns ni pour les autres. Il disait être l'ami de tous les jeunes de la ville et qu'il n'était pas concerné par nos guéguerres stupides de bambins sans cervelle. Il voulait rester neutre pour gagner la confiance et mériter l'amitié de tout le monde. Nous vivons dans une ville étroite, il n'y a pas de place pour les querelles et les ressentiments ! Nous nous accommodions de ces arguments extravagants car nous le savions sincère mais sans volonté. Nos protestations amicales ne réussissaient point à le détourner de son funeste projet de lier des amitiés loyales et constantes avec nos pires ennemis. L'ami de mon ennemi est mon ennemi, lui répétions-nous après chaque bagarre. Nous avons plusieurs fois menacé de le radier de notre groupe s'il s'entêtait à jouer les hypocrites mais nous n'avions jamais mis notre chantage à exécution. Apprécié partout et de tous, il était chéri pour sa jovialité, sa générosité en amitié, son sens de l'humour et son désintérêt de tout ce qui était matériel. Pour les qualités de son caractère, nous le croyions prémuni, oublié par ce destin lugubre qui avait décimé sa famille. Pourtant, un matin à l'aube, nous fûmes arrachés à notre sommeil hivernal par des hurlements singuliers. Sur le moment, nous avons cru à une bête monstrueuse qu'on immolait de manière barbare sur la place publique. Quelqu'un avait même évoqué le cri des morts quand l'ange Azrael demande des comptes pendant « la nuit de la tombe » aux nouveaux défunts. Nous avons accouru pieds nus, tête nue, comme des damnés, sous une pluie battante. Nous l'avions découvert dans une mare de boue, les yeux exorbités, entièrement dépouillé de ses

guenilles, les cheveux hirsutes, les yeux injectés de sang. Ses gestes désordonnés faisaient penser à un derviche mal allumé. Il sanglotait en se grattant les jambes avec ses ongles noircis de nicotine et de crasse. « La main du mort me rattrape à mon tour, répétait-il en s'étranglant à chaque syllabe. Je dois payer, comme les autres, les bévues de ma mère qui a fait entrer le sacrilège et l'opprobre dans notre vie. Mon corps est un magma de feu qui finira par se refroidir. La colère de la main du mort ne s'est pas apaisée. Elle est en train de me bouffer les pieds, je vous dis. Elle a pris possession de mes membres inférieurs et va sucer le sang qui les irrigue jusqu'à ce qu'ils tombent en miettes comme des branches pourries. Je suis foutu, la malédiction s'abat finalement sur moi aussi. Le sort s'acharne déjà sur moi. Il ne me laissera en paix qu'une fois mes chairs estropiées, réduites en poudre, entièrement anéanties... et personne ne peut rien contre cette monstruosité ! »

Le temps était maussade, les gens bien accablés, affichant des mines abattues. Il gémissait, se tapait la tête contre les branchages et les excréments d'animaux, se frottait les jambes avec l'énergie du désespoir comme pour s'arracher la peau, se roulait dans l'eau de la mare bourbeuse, piaffait d'impatience, invectivait la fatalité, se plaignait de brûlures aux jambes. Nous avions pensé qu'il avait fini par être atteint de la folie de sa mère. Une maladie héréditaire, que Dieu vous préserve et nous préserve tout autant, dit quelqu'un. Nous l'avions même maudit d'avoir perturbé notre sommeil et nous étions allés retrouver nos rêves là où nous les avions aban-

donnés. La suite des événements allait être déconcertante pour nous. Au début, des nécroses s'étaient attaquées à ses pieds et il avait perdu un orteil après l'autre à la fin de chaque mois, avec la régularité du désespoir. Après ça, les escarres avaient commencé par ronger la plante de ses pieds, ses chevilles, ses mollets, puis ses jambes. La chair séchait lentement, formait une croûte blanchâtre, s'effritait comme une poutre dévorée par les capricornes et se détachait du corps en poussière. En moins d'une année, il avait perdu ses membres inférieurs. Puis la maladie s'arrêta là, sans raison et sans crier gare. Nous attendîmes une autre année avant de conclure que la main du mort ne cherchait pas sa disparition, mais voulait qu'il souffre jusqu'à la fin de ses jours. Quel était son crime à lui ? Les esprits éclairés disaient que la main du défunt voulait imposer une ultime épreuve à celle qui avait osé profaner sa sépulture. Qu'elle ait sous les yeux, tous les jours que Dieu fait, la preuve de son acte impardonnable. La lente décrépitude de son fils serait l'ultime damnation de son acte.

Un vendredi saint, au moment de la prière collective, la voisine avait entendu des bruits bizarres chez Lalla Rahma. On aurait dit une scène de ménage. J'ai entendu des voix nasillardes, chicanières, confuses, des sanglots, des insultes, puis des objets lancés contre les murs. Elle se précipita pour s'enquérir de la situation et trouva la pauvre femme pendue à une poutre que les flammes avaient à moitié épargnée. Elle n'avait même pas à ouvrir la porte puisque celle-ci avait été mangée par le feu. Elle donna l'alerte et, en moins de dix minutes, la

nouvelle avait fait le tour de la ville comme une traînée de poudre. Les hommes abrégèrent leur prière et se rendirent tous ensemble sur les lieux du drame. Nous vîmes, tout d'abord, une énorme masse de chair se balancer à la poutre. Un corps de femme saucissonné dans un filet de pêcheur. On avait du mal à reconnaître Lalla Rahma, son corps avait doublé de volume et le noir des yeux avait disparu. Nous ne vîmes que deux grosses boules blanches qui sortaient de la tête. Le visage laid, d'une laideur vulgaire, les joues et les lèvres outrageusement fardées de rouge fassi. Elle portait une longue chemise de nuit transparente et ses bras étaient ligotés derrière son dos par du fil de fer. Il y eut un mouvement général vers le cadavre déjà froid pour le détacher. Son fils, tapi sous elle comme le buste d'une statue d'argile, refusa qu'on y touche, sous prétexte qu'elle était sa mère et qu'en tant que telle, elle était sacrée malgré son épouvantable conduite. Deux individus robustes échangèrent des clins d'œil, écartèrent sans ménagement la boule d'homme et s'apprêtèrent à détacher la dépouille qui se balançait au-dessus de nos têtes. Le cul-de-jatte s'empara d'une barre de fer et frappa avec rage dans le tas. Affolés, les hommes reculèrent et se rangèrent contre le mur, tenus à distance par la menace de la tige de métal. Dans la bousculade, quelqu'un avait heurté le cadavre par mégarde. Celui-ci tourbillonna sur lui-même, se pencha sur le côté, se dandina dans tous les sens, fit une pirouette et s'immobilisa dans une position grotesque, la tête inclinée sur l'épaule. Une question circula parmi la foule. Comment avait-elle réussi son suicide ligotée

comme elle l'était et sans aucun support au-dessous d'elle ? La réponse jaillit comme un coup de fouet. C'était sans conteste l'œuvre de la main du mort ! Les esprits malins patientent mais ne pardonnent pas ! Le cul-de-jatte se précipita sous le cadavre de sa mère, la barre de fer à la main. Il essaya à maintes reprises de se hisser à son niveau mais ses efforts restèrent vains. Plusieurs personnes lui proposèrent leur aide. Il refusa. Nous assistâmes alors à l'une des scènes les plus kafkaïennes de notre existence. Il amassa un tas d'objets et de livres qu'il empila sous le cadavre de sa mère, planta sa barre de fer au milieu de ce bric-à-brac et se mit à grimper comme un alpiniste chevronné le mètre et demi qui séparait le cadavre du sol. L'ascension prit un certain temps. À chaque mouvement de bras, le corps difforme risquait de choir sur le sol. Et à la moindre défaillance, nos cœurs chaviraient avec lui. Il finit par attraper un pied, puis le second. Il se hissa au niveau des jambes et, comme une grosse araignée noire, réussit à s'accrocher au ventre de sa mère. Vu de profil, on aurait dit un petit primate de l'Atlas collé au giron d'une guenon. Il essaya de tirer vers le bas pour faire céder le foulard. Le foulard résista, mais la poutre se brisa et les deux corps s'affalèrent sur l'amoncellement d'objets hétéroclites amassés à la hâte. Nous ne risquâmes aucun geste. Mais à l'intérieur de nous-mêmes, nous frémissions de rage, de peur et de nervosité. Les deux corps restèrent collés l'un à l'autre au milieu de la poussière et des détritiques pendant plusieurs minutes, la mère sur le dos, le fils toujours amarré à son ventre. Il s'ébroua enfin, lâcha prise et

roula sur le côté. À l'aide de sa barre de fer, il dégagea le corps inerte et à moitié dévêtu de sa mère. La panique s'empara de nous. La police mit beaucoup de temps avant d'investir les lieux. Les autorités de la ville arrivèrent enfin en s'essuyant les babines du couscous du vendredi qu'elles venaient d'ingurgiter chez le représentant parlementaire. Puis les choses allèrent trop vite. On avait relégué le fils dans un coin comme une vulgaire crotte de chien et on s'apprêtait à lever le corps quand un dernier morceau de poutre se détacha du plafond et s'abattit avec fracas sur le cadavre, le clouant au sol. Effarés, les hommes eurent un mouvement de recul. Derrière, les femmes gloussèrent, puis poussèrent des cris d'indignation avant de cacher leur visage et de cracher sur leur poitrine pour conjurer le mauvais sort. Un signe du ciel. Une manifestation sans équivoque de la main du mort. Toujours elle. Nous avons compris que ce jour serait néfaste pour nous tous. Les gamins nous regardaient avec des yeux sortis de leurs orbites. L'imam demanda aux adultes mâles de s'aligner dans le silence et de réciter une sourate du Coran afin d'exhorter les habitants du lieu à moins de colère et à plus de magnanimité. Les autorités de la ville se concertèrent un long moment dans la rue, à voix basse, chacun défendant ses arguments. Personne ne savait avec exactitude ce qu'il fallait faire dans pareilles circonstances. On écouta l'avis de l'imam de la mosquée. Condamnée aux feux de la géhenne, la suicidée devait se faire enterrer en dehors du cimetière des musulmans. Le cul-de-jatte s'accrocha aux jambes du caïd et supplia qu'on lui laisse le cadavre de sa

